19 août 1944. Grande agitation à la prison Montluc où l'on appelle, ramène pour rappeler encore. […] Plus grande encore est l'angoisse des détenus qui ont vu partir tant de groupes sans bagages et sans illusions. La baraque vidée quelque jour plus tôt par des groupes, toujours sans bagages, rend plus terribles leurs angoisses.

Le 19 août au soir, des officiers allemands visitent avec soin les abords du fort de Côte-Lorette et enfoncent la porte de la maison abandonnée du garde. Minutieusement, le crime se prépare. A un petit berger, ils demandent : « Pas terroristes ici ? » et l'enfant de répondre avec naïveté ou plutôt malice : « pas encore ».

La nuit du 19 au 20 août à Montluc a été affreuse, dans un tumulte angoissant d'allées et de venues. Des détenus enfermés dans la cave prient et chantent la Marseillaise, d'autres ramenés dans les cellules et le réfectoire racontent les évènements et s'attendent à tout.

Tous sont sans illusions.

De très bonne heure, le 20 au matin, ultime rassemblement dans la cour. Les prisonniers sont mis face au mur. C'est l'agonie qui commence partagée par ceux qui restent, plus angoissés encore parce qu'ils ne peuvent rien voir.

Parmi ceux qui vont partir, il y a des femmes et des jeunes filles. Ils paraissent avoir été choisis au hasard. : comme en une sinistre loterie. Ils sont attachés les mains dans le dos, deux par deux, trois par trois. Ils sont embarqués dans deux voitures dont l'une un car Citroën peint en jaune, l'autre type cellulaire avec l'inscription « Gendarmerie Nationale ». […].

Le sinistre convoi se forme vers 8 heures, encadré par 5 ou 6 voitures bondées de civils. […] Arrivée à St Genis vers 8h30 où malgré la minutie de la préparation, il y a incertitude. Des renseignements sont demandés. Le convoi prend le chemin appelé aujourd'hui rue des Martyrs et monte vers le fort.

Brusquement, une rafale éclate, la triste réalité aussi. Les témoins, âme angoissée, cœurs étreints, s'écrient « On fusille ceux des cars ». Les rafales durent jusque vers 10 heures. Qui a commis ce crime ? La Spéciale Division et il y eut parmi eux des Français, dont l'équipe de Max Payot.

Mais est-ce fini ? Les tueurs vont-ils se retirer ? Les sauveteurs auront-ils plus de cent nouveaux cadavres à relever ? à identifier ? Plus de cent familles à consoler ?

Non… le crime est trop grand. Les ordres secrets du Général Keitel sont formels. Il faut faire des exécutions. Ensuite dissimuler les sépultures afin que les populations ne viennent pas en pèlerinage : alors du pétrole, de l'essence, du phosphore sont répandus sur les corps et la maison flambe avec ses tristes victimes. […]

Vous pensez que c'est fini ? Quelle erreur. Je vous l'ai dit, nous avons affaire à des méthodiques et les ordres sont les ordres. Il faut que toute trace disparaisse. Alors en 14 explosions la maison saute. […] Lex explosions sont d'une telle violence que des débris en arrivent jusque sur le toit des maisons en contrebas, à plus de trois cents mètres. Des débris d'ossements seront retrouvés à la même distance.

Récit de Frère Benoît, membre de l'équipe de sauvetage de la Croix-Rouge

Archives Départementales du Rhône et de la Métropole de Lyon, 31J/B/9